

La révolution ne sera pas hashtag

par **Karim**

L'hallucination numérique de la résistance à l'ère du génocide diffusé en direct.

En 1970, Gil Scott-Heron nous annonçait que la révolution ne serait pas télévisée. Il comprenait que la télévision n'était pas un vecteur neutre de vérité, mais un instrument de contrôle, une sorte de drogue transformant les citoyens en spectateurs et la vie politique en divertissement. Mais Scott-Heron n'aurait pu prévoir le piège encore plus parfait qui nous attendait : un système où les spectateurs se prendraient pour des acteurs, où les opprimés confondraient l'expression de leur souffrance avec l'exercice de leur pouvoir, où le fait d'être témoin d'un génocide serait parfaitement intégré au même flux d'informations qui vous vend des baskets et des conseils en matière de rencontres. La révolution ne sera pas télévisée. Elle ne sera pas non plus tweetée, partagée, taguée ou publiée. Votre fil d'actualité est le cimetière des révolutions.

Depuis trois ans, la population de Gaza est exterminée dans ce que les universitaires, les organisations de défense des droits humains et la Cour internationale de Justice elle-même ont qualifié de génocide (très) plausible. Les images sont partout. Des enfants gris et sans vie extraits des décombres. Des hôpitaux réduits en cendres par les bombardements. Des familles entières effacées des registres d'état civil. Viols, tortures et famine utilisés comme armes contre une population innocente et prise au piège. Et nous avons tout vu. Nous l'avons vu en haute définition, en temps réel, sur nos téléphones en attendant notre café. Nous l'avons partagé. Nous avons commenté. Nous avons ajouté nos émojis de cœur brisé, nos légendes «plus jamais ça», nos drapeaux dans nos bios.

Et cela n'a rien changé. Les bombes n'ont pas cessé de tomber. Le siège n'a pas été levé. Les massacres se sont étendus — au Liban, en Cisjordanie, sur tous les territoires qui se présentent. Trois années de l'atrocité la plus documentée de l'histoire de l'humanité, et cette documentation n'a sauvé personne.

La visibilité n'est pas le pouvoir. La prise de conscience n'est pas l'action

Voici la grande révélation de notre époque, et nous refusons de l'admettre : la visibilité n'est pas le pouvoir. La prise de conscience n'est pas l'action. Toute l'architecture des réseaux sociaux

repose sur le postulat que l'expression équivaut à la participation, que le partage équivaut à la solidarité, que l'indignation morale est moralement équivalente à la résistance. C'est un mensonge. C'est peut-être le mensonge le plus efficace jamais proféré à une population qui se croit libre.

Les plateformes numériques commerciales sur lesquelles nous menons notre soi-disant activisme ne sont pas des places publiques. Ce sont des machines privées conçues pour capter l'attention des internautes, la vendre aux annonceurs et gérer algorithmiquement les limites du discours autorisé. Elles ne se contentent pas de ne pas amplifier la dissidence, elles la répriment activement. Votre publication sur Gaza est censurée, sa portée est limitée, elle n'est visible que par ceux qui partagent déjà votre avis. Vous ne vous adressez pas au monde entier. Vous murmurez dans une pièce close conçue pour ressembler à un stade. L'algorithme fait en sorte que vous ne prêchiez qu'à des convaincus. Et il fait en sorte que vous confondiez les applaudissements des convaincus avec le son du changement.

Vous n'y croyez pas ? Allez sur YouTube. Il existe des chaînes gigantesques avec des millions d'abonnés dont vous n'avez jamais entendu parler : des univers entiers de contenu qui prospèrent dans des recoins de la plateforme qui ne vous ont jamais été présentés. L'algorithme a choisi de ne pas vous les faire découvrir. Regardez maintenant les chaînes qui traitent de la Palestine, du génocide ou du commerce des armes : elles peinent à joindre les deux bouts avec quelques dizaines de milliers d'abonnés, parfois des centaines de milliers pour les plus chanceuses, et sont constamment démonétisées et censurées. L'infrastructure de diffusion n'est pas défaillante. Elle fonctionne exactement comme prévu. Votre monde vous paraît immense.

Mais c'est une cage.

Activisme sans risque

Chris Hedges a écrit un jour que la classe libérale, en capitulant face au pouvoir des entreprises, avait abandonné son rôle de conscience nationale. Ce à quoi nous assistons aujourd'hui est encore plus dégradant : la conscience elle-même a été capturée, marchandisée et rendue inerte. Le militant libéral, l'influenceur progressiste, le gauchiste suivi par ses abonnés : ces figures pratiquent l'esthétique de la dissidence sans en subir les conséquences. Ils alimentent des flux d'indignation vertueuse. Ils bâtissent leur marque sur la souffrance d'autrui.

L'un de nos contacts palestiniens les plus crédibles a accusé Norman Finkelstein précisément de cela : un homme qui avait jadis déclaré publiquement avoir renoncé à la Palestine, pour réapparaître des années plus tard comme une voix critique influente, une fois le génocide devenu incontournable. Par respect pour sa vie privée, je ne nommerai pas ce contact, mais son argument reste valable : lorsque le militantisme devient une carrière, peut-on accuser celui qui le pratique de tirer profit de la souffrance ? Le génocide est un contenu. La résistance est un genre. Et à aucun moment, ces personnes ne prennent le moindre risque : leur confort, leur sécurité, leur statut social, leur emploi, ni même leur après-midi.

L'écran est un piège. Il capte votre attention et vous redonne l'illusion du pouvoir d'agir, tout en vous maintenant seul, atomisé et inoffensif.

Pendant ce temps, la monstruosité de la mort poursuit ses activités en toute impunité. Les États-Unis continuent de fournir les bombes. Les gouvernements européens continuent d'offrir une couverture diplomatique, des contrats d'armement et une légitimité idéologique à un projet de colonisation qui s'est affranchi de toute retenue. Et les pays BRICS, à l'exception de l'Iran, continuent de commercer avec ce projet. Les rafles de l'ICE s'intensifient dans les villes américaines, torturant et agressant sexuellement des mineurs dans les centres de détention, déchirant des familles lors d'opérations à l'aube qui rappellent les tactiques des pires régimes autoritaires de l'histoire. Et quelle est la réaction ? Une publication. Un partage. Une histoire qui disparaît en vingt-quatre heures. Nous avons perfectionné l'art de ressentir sans agir, de savoir sans faire, de témoigner sans intervenir.

La soupape de sécurité : les réseaux sociaux comme anesthésiant psychologique

La fonction la plus insidieuse de l'activisme sur les réseaux sociaux n'est pas son incapacité à produire le changement, mais plutôt la sensation psychologique qu'il procure d'avoir agi. C'est là son véritable rôle au sein du système : celui de soupape de sécurité. Il permet à la colère et au chagrin, qui pourraient autrement dégénérer en actions collectives incontrôlables, de se dissiper inoffensivement dans le néant numérique.

Vous êtes indigné par un génocide ? Publiez-le. Ressentez la légère satisfaction neurochimique des «j'aime» et des partages. Goûtez à ce sentiment fugace d'appartenance à une communauté avec d'autres personnes qui ont également publié. Et puis (et c'est là le point crucial) : reprenez le cours de votre journée. Allez travailler. Payez vos impôts, dont une partie finance précisément les munitions que vous venez de condamner. Le système reste intact. Votre conscience est apaisée sans que cela n'ait à coûter le moindre pouvoir.

NEVER STOP TALKING ABOUT GAZA.



♡ 1K 💬 14 ↻ 444 ↑

L'erreur : croire que «ne jamais cesser de parler» équivaut à ne jamais cesser de se battre. Ce n'est pas le cas, et ça ne l'a jamais été.

Le mouvement pour les droits civiques n'a pas triomphé grâce à des campagnes de

sensibilisation. Le régime d'apartheid en Afrique du Sud ne s'est pas effondré grâce au partage d'infographies. La guerre de libération algérienne ne s'est pas terminée parce que les Français ont exprimé leur tristesse face aux massacres. Ces luttes ont exigé une mobilisation massive dans les rues, des perturbations économiques durables, des sacrifices personnels, des conséquences juridiques et l'acceptation d'être battu, emprisonné, licencié et ostracisé. Elles ont exigé que les citoyens rendent leur opposition concrète, qu'elle coûte quelque chose au système. Un partage ne coûte rien. Un «j'aime» ne coûte rien. Et le pouvoir ne réagit pas à ce qui ne coûte rien.

#Révolution

La révolution ne sera pas accompagnée de hashtags, elle ne deviendra pas virale. Elle ne fera pas le buzz. Elle ne sera pas optimisée pour l'engagement. Elle n'aura ni boutons de partage ni sections de commentaires. Elle ne tiendra pas dans un tweet, une vidéo ou une publication carrousel. Elle sera inconfortable, impopulaire et invisible pour les algorithmes. Elle exigera des choses impossibles à faire derrière un écran : prendre des risques, renoncer au confort, se défaire de l'image soigneusement construite de soi-même. Cela nous obligera à être moins captivants en ligne et plus efficaces dans le monde réel.

Chaque minute passée à peaufiner le message parfait sur une atrocité est une minute de moins consacrée à l'organisation d'un syndicat de locataires, au blocage d'une cargaison d'armes, à la confrontation directe avec un élu, ou à la construction d'institutions parallèles capables de soutenir la résistance sur le long terme, et non au gré des actualités. Chaque heure passée à argumenter avec des inconnus dans les commentaires est une heure de moins passée en compagnie de camarades, à développer la confiance et la discipline indispensables aux véritables mouvements. L'écran est un piège. Il capte notre attention et nous redonne l'illusion d'avoir un pouvoir d'action, tout en nous maintenant seuls, isolés et inoffensifs. Nul n'y échappe. Moi non plus.

Ceux qui détiennent le pouvoir le comprennent parfaitement. Vos publications ne les inquiètent pas. Ce qui les inquiète, c'est ce que vous pourriez faire si vous cessiez de publier et passiez à l'action. Ils craignent les grèves générales, les blocus portuaires, la désobéissance civile qui perturbe le commerce et la machine de guerre. Ils craignent une action collective organisée, disciplinée et soutenue, dont le coût est inévitable. Ils n'ont pas peur des hashtags. Ils n'en ont jamais eu peur.

Le peuple de Gaza ne peut être sauvé par notre seule prise de conscience. Il a besoin que nous rendions ses souffrances, politiques et économiques, insupportables pour ceux qui les perpétuent. Il a besoin que nous agissions de manière concrète, pas de façon superficielle. Et chaque jour où nous substituons la mise en scène à l'action, nous devenons complices de l'atrocité même que nous prétendons combattre.

Posez votre téléphone. La révolution ne se fera pas avec des hashtags.

source : [BettBeat Media](#) via [Marie Claire Tellier](#)